Document généré le 23 avr. 2024 03:34

Jeu
Revue de théâtre

« Les fourberies de Scapin »

Solange Lévesque

Numéro 43, 1987

URI : https://id.erudit.org/iderudit/27270ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)
1923-2578 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1987). Compte rendu de [« Les fourberies de Scapin »]. *Jeu*, (43), 160–161.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 1987

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

«les fourberies de scapin»

Comédie de Molière. Mise en scène: Daniel Roussel; décors: Guy Neveu; costumes: François Barbeau; éclairages: Michel Beaulieu; musique et bande sonore: Jean Sauvageau; direction de scène: Claude Lapointe. Avec, par ordre d'entrée en scène, Marc Labrèche (Octave), Rémy Girard (Sylvestre), Normand Chouinard (Scapin), Isabelle Vincent (Hyacinte), Gaston Lepage (Argante), Jean-Louis Roux (Géronte), Yves Jacques (Léandre), André Thérien (Carle), Monique Spaziani (Zerbinette), France Arbour (Nérine) et François Cormier (le brancardier). Coproduction du Théâtre du Nouveau Monde et du Théâtre Français du Centre national des arts, présentée au T.N.M. du 30 septembre au 25 octobre 1986.

... et vogue la galère!...

J'aime les classiques. Pour cette raison, je leur demande de se montrer contemporains et de prouver qu'ils n'ont pas vieilli; ou plutôt, qu'ils vieillissent vigoureusement bien. La mise en scène et le style d'interprétation jouent, à cet égard, un rôle déterminant.

Cette histoire loufoque d'un maître manipulateur qui réussit à extorquer de l'argent à deux pères cupides et un tantinet bornés, pour que ceux-ci financent, à leur insu, le mariage de leur fils respectif, pourrait supporter une absence de décor; le texte contient assez d'images pour nous permettre de comprendre le milieu et les lieux. Il fallait donc un décor qui sache apporter quelque chose de plus et qui vous donne l'illusion que cette chose-là est indispensable, ici, par exemple, la lumière. L'environnement (le mot décor semble insuffisant) dans lequel se présentaient *les Fourberies* au T.N.M. était ravissant: il évoquait l'atmosphère d'une ville méditerranéenne, sans tomber dans la carte postale. L'opacité des demeures et la lourdeur de la pierre étaient allégées par des tons pastels, par la disposition en quinconce des ouvertures (portes et fenêtres), ainsi que par l'architecture oblique de la petite place qu'encadrent deux demeures.

Deux vieux pingres, deux fils amoureux de jeunes filles qui le leur rendent bien, plus un intrigant qui vient tout déranger dans les affaires des premiers pour arranger celles des seconds, en dirigeant l'action du début à la fin, comme un orchestre. Cette structure en parallèle de la pièce peut poser un problème de mise en scène: trop de symétrie ennuie, pas assez irait à l'encontre du projet de l'auteur et de la compréhension rapide par les spectateurs. Cette embûche a été résolue avec bonheur par Daniel Roussel, qui entraîne ses comédiens dans un véritable chassé-croisé où les déplacements conservent l'imprévu du naturel. Les deux demeures se faisaient face, l'une côté cour, l'autre côté jardin, mais une série d'angles aigus et obtus créaient une perspective en trompe-l'oeil qui prévenait toute monotonie. Des escaliers et des terrasses permettaient des sauts et offraient des cachettes, en plus de constituer des tribunes improvisées pour les tirades.

Quant à la mer, elle était suggérée par un éclairage irisé, et par une voile lumineuse que venait gonfler le vent. Il faut rendre hommage à Michel Beaulieu, pour ses éclairages d'une grande inventivité, et à Guy Neveu, pour les décors.

Dans tous les aspects de cette production, on sentait une direction (un sens), un esprit partagé, un souci de l'ensemble et du contraste, qui constituaient sûrement une des clés du succès de l'entreprise; mais avant tout, on sentait un plaisir, une joie, et ce plaisir rendait très contemporaine cette oeuvre du XVII[e] siècle traitant d'une situation qui pourrait trouver son pendant métaphorique dans les relations de travail entre ouvriers et patrons.

Gaston Lepage est un grand acteur; à cause de cela, il est trop souvent laissé à lui-même, et comme il a un don comique, il finit par incarner toujours le même personnage, un

peu clown, un peu cabotin. Dans *les Fourberies*, il composait un Argante absolument délirant. Respectueux du personnage, Lepage trouvait en son vis-à-vis Jean-Louis Roux un inoubliable Géronte, chacun servant de repoussoir à l'autre; le premier penchait vers le burlesque, le second vers une benoîte préciosité. Cette complémentarité dans le comique insufflait un dynamisme aux deux personnages et préparait irrésistiblement la voie aux manigances de Scapin, qui n'avait plus qu'à se glisser dans les failles du bloc monolithe de principes édifié par ces deux pères.

L'oeil mauvais de Roux dans la scène «Mais que diable allait-il faire dans cette galère?» est parmi les joyaux du théâtre à Montréal cette année, de même que la scène du fou rire de Zerbinette, où il apprend comment il a été dupé et raillé, et celle où Scapin le bastonne après l'avoir fait entrer dans un sac.

Normand Chouinard s'impose de plus en plus comme un des plus grands comédiens du Québec. Son interprétation de Scapin, primesautière et allègre, était par moments électrisante. Quant à Rémy Girard, à qui le talent ne fait pas défaut non plus, il semblait malheureusement engoncé dans son rôle de Sylvestre.

Dans l'ensemble, voilà une pièce qui a prouvé que les classiques ont encore beaucoup de choses à dire quand on les laisse nous parler.

solange lévesque

Les Fourberies de Scapin, mise en scène de Daniel Roussel. «Les classiques ont encore beaucoup de choses à dire quand on les laisse nous parler.» Sur la photo: Normand Chouinard et Rémy Girard. Photo: René Binet.